

Histoire croisée de François Tosquelles et de l'hôpital psychiatrique de Saint Alban-sur-Limagnole

Durant la seconde guerre mondiale, l'hôpital psychiatrique de Saint Alban-sur-Limagnole en Lozère deviendra un « un asile à l'abri de la folie du monde », accueillant, au milieu des malades, juifs, résistants, poètes et artistes surréalistes en fuite. Cette histoire se confond avec celle de François Tosquelles, psychiatre catalan réfugié de la guerre d'Espagne, qui y exerça pendant vingt-cinq ans. Là, va se constituer ce qu'on appellera le « creuset saint-albanais » d'un nouveau rapport à la folie, le début d'une véritable révolution des soins psychiatriques.

SOUS-TITRE

En 1939, il y avait plus de 100 000 personnes internées dans les hôpitaux psychiatriques en France. Face aux pénuries dues à la guerre, les politiques publiques fixent une pyramide des besoins alimentaires sur laquelle les femmes enceintes ou les travailleurs de force sont prioritaires, loin devant les malades mentaux. En mars 1942, une circulaire du secrétaire d'État à la Santé « *refuse d'allouer des suppléments de ration aux malades mentaux* », mais sous la pression de certains psychiatres, en décembre 1942, le supplément de nourriture leur est accordé. Au sortir de la guerre, 45 000 personnes ont péri de faim, de froid et d'abandon dans les lieux d'enfermement psychiatrique¹. Si les historiens s'accordent pour dire qu'il n'y a pas eu de politique d'euthanasie sous Vichy comme ce fut le cas dans l'Allemagne nazie, c'est le discours eugéniste, considérant certains – a fortiori en temps de guerre – comme des « dégénérés », des « rebus » de la société, des « bouches inutiles », qui domine en France et fait aussi consensus en Europe. Quelques lieux firent exception à l'hécatombe, notamment l'hôpital de St Alban où la mortalité ne fut pas beaucoup plus forte qu'en temps normal et fut même réduite entre le début de l'Occupation et la Libération. La rencontre entre les psychiatres Balvet, Chaurand et Tosquelles, bientôt rejoints par Bonnafé, et leur lutte ardue pour survivre et vivre, dans laquelle ils entraînent les religieuses et l'ensemble du personnel mais aussi les internés.

Lorsqu'éclate la guerre, Paul Balvet, jeune psychiatre lyonnais, est directeur depuis trois ans de ce qu'on ne nomme plus depuis peu l'« asile » mais l'« hôpital psychiatrique » de St Alban. À leur arrivée, Paul et sa femme Germaine, psychiatre elle aussi, constatent la pauvreté du village, les ravages causés par une épidémie de typhus survenue deux ans plus tôt et les conditions sommaires d'internement malgré des travaux récents. Ils ont témoigné² avoir été confrontés à un système féodal où le directeur qui habitait le château était alors considéré comme un seigneur. Les progrès sociaux de cette époque du Front populaire se traduisent à St Alban notamment par des changements pour le personnel dont les gardiens, très peu payés tournaient jusqu'alors sur des gardes de 12h. Les consignes qu'ils avaient étaient sommaires : « pas de crime, pas de grossesse et pas d'évasion³ ». Un changement s'opère avec une meilleure paye, le passage aux 48h de travail et aux 3x8h, et de gardiens ils deviennent infirmiers. Les Balvet vont impulser un mouvement d'humanisation et d'amélioration des soins, du quotidien des malades et des conditions de travail et de formation du personnel.

En 1939, tout s'arrête brutalement : une trentaine de membres du personnel est mobilisée, et une des priorités est alors l'accueil des malades des hôpitaux de Ville-Evrard et de Rouffach. D'ordinaire, il y a autour de 600 malades, leur nombre ne cessent d'augmenter à partir du début de la guerre et ils sont 852 en 1940. André Chaurand alors médecin-chef au Puy-en-Velay et ami de Paul Balvet, lors d'une visite à Saint Alban suggère à Balvet en manque de personnel de faire venir un psychiatre catalan dont il a entendu parler, Francesc Tosquellas, interné au camp de Septfonds dans le Tarn-et-Garonne.

¹ Isabelle Von Bueltzingsloewen, *L'Hécatombe des fous. La famine dans les hôpitaux psychiatriques français sous l'Occupation*, Paris, Aubier, 2007.

² Cécile Hamsy, *Une autre histoire de la folie à Saint-Alban-sur-Limagnole, épisode 1/2 : L'esprit de Saint-Alban*, « Profils perdus », France Culture, 1^{ère} diffusion le 21/09/1989.

³ Cécile Hamsy, *op.cit*

SOUS-TITRE

C'est un psychiatre atypique qui arrive en janvier 1940 à St Alban dont la vie et l'œuvre ont traversé la folie de l'histoire et contribué à l'histoire de la folie. Francesc Tosquellas, né en 1912 à Reus en Catalogne, a grandi au sein d'une vie politique, culturelle et sociale intense. D'un côté, de part les implications politiques de ses parents, très jeune, il est plongé dans les bouleversements politiques de la Catalogne, il assiste avec son père à des réunions politiques, des coopératives ouvrières, etc. Il fréquente l'Ateneu Enciclopedic Popular, lieu de rencontres d'ouvriers anarchistes et socialistes où sont donnés des cours et au sein duquel il interviendra notamment sur le thème « structuration de la société et folie ». Proche du BOC⁴, organisation qui se démarque de la ligne du PC espagnol, membre des jeunesses communistes ibériques, il adhère en 1936 au POUM⁵, parti antistalinien qui s'est constitué depuis un an.

D'un autre côté, il est familiarisé très jeune avec la psychiatrie et avec la psychanalyse grâce à son oncle maternel, médecin philanthrope dont il est très proche. À l'âge de quinze ans, il s'intéresse à la médecine et travaille de manière informelle à l'Institut Pere Mata, lieu de soins psychiatriques qui lui est familier depuis l'enfance et qu'il intègre ensuite comme psychiatre en 1932, après ses études de médecine. Le directeur de l'Institut, Emili Mira a fortement influencé Tosquellas quant à la liaison entre politique et psychanalyse. Le Barcelone des années 30 est alors rebaptisé la « Petite Vienne » par le président de la toute jeune seconde République en raison de la présence de nombreux psychanalystes juifs en exil venus d'Europe centrale. C'est d'ailleurs avec un psychanalyste hongrois que Tosquellas entreprendra une psychanalyse à l'Ateneu Barcelones et lit la thèse de Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, dès sa parution en 1932. De 1931 à 1936, il baigne dans la circulation d'idées et de pratiques émancipatrices qui seront déterminantes pour la suite de sa pratique qu'il dit reposer sur deux jambes : la dimension psychanalytique et la dimension politique et sociale avec Marx en toile de fond. Durant ces années 30 de l'entre-deux dictatures, la République commence à mettre en place un système de soins réparti sur l'ensemble du territoire, rural et urbain, organisé en réseaux de soutien hors de l'hôpital et une prise en charge humanisée de la maladie mentale, chantier interrompu par la victoire de Franco. Comme l'écrit Joana Maso, « c'est à partir de ce communisme antiautoritaire et antistalinien, et en s'adossant à des organisations qui finirent par être réprimées et interdites que Tosquellas expérimenta des formes nouvelles de « communautés thérapeutiques » : à Reus, dans les mas réquisitionnés par le POUM, pendant la guerre civile ou à son arrivée en France au camp de Septfonds.⁶ » Il est aussi l'un de ceux qui introduit la psychanalyse en Espagne et en intégrera les grands concepts à la psychiatrie publique avant que cela ne soit plus à l'ordre du jour pendant la longue nuit franquiste.

Pendant les premiers mois de guerre, un mas est réquisitionné par le responsable de la santé de Reus, c'est là que Tosquellas a développé de la psychothérapie de l'enfant et de l'adolescent. Tosquellas a aussi inventé une psychiatrie sur les front d'Aragon, de Castille et d'Extremadure pour traiter des traumatismes dus à la guerre *in situ*, principalement à destination des médecins pour les former dans leur prise en charge des combattants, puis a créé des dispensaires à l'arrière. En mai 38, nommé chef des services psychiatrique de l'armée d'Extremadure, il crée la communauté thérapeutique d'Almodovar del Campo, lieu de coexistence entre le personnel soignant et les malades au sein d'espace commun, ce qui était alors inédit. Il amorce aussi une remise en cause des hiérarchies habituelles au sein de l'armée et du monde psychiatrique. Ainsi, il intègre aux équipes soignantes des personnes n'ayant pas de formation dans ce domaine : curés, peintres, avocats, hommes de lettres et prostituées – une des annexes du service est une maison close – qui deviennent infirmiers et infirmières. Après la chute d'Almodovar del Campo, en 1939, Tosquellas se cache pour échapper aux franquistes d'un côté et aux staliniens de l'autre. C'est grâce au réseau de passage clandestin mené par sa femme Elena qu'il parvient à franchir à pieds les Pyrénées en septembre pour arriver au camp de réfugiés de Septfonds. Il est alors frappé par la similitude de la cour du camp avec celle d'un asile et

⁴ Bloc ouvrier et paysan, fusion du PCC (Parti communiste catalan et de la FCCB (Fédération communiste catalano-baléare).

⁵ Parti ouvrier d'unification marxiste, en espagnol *Partido Obrero de Unificación Marxista* et en catalan *Partit Obrer d'Unificació Marxista*.

⁶ Joana Masó, *François Tosquellas. Soigner les institutions*, coédition L'Arachnéen / Arcàdia, 2021, p. 74.

entreprind de réorganiser le camp. Malgré son court passage à Septfonds, il y met en place un service de psychiatrie dans une baraque à la lisière du camp pour soigner les réfugiés espagnols parmi lesquels les suicides étaient nombreux. Il racontera plus tard : « Dans cette baraque en bois, la plus minable de toute, nous avons ouvert un petit service de psychiatrie en choisissant comme aides, parmi les gens du camp, un peintre, un guitariste. Aucun ne connaissait la psychiatrie, mais plutôt des gens qui connaissaient l'art. Il y avait tout de même un infirmier psychiatrique – un seul – et il était plus que suffisant. Ce petit service a pris soin des malades avec succès, et d'autre part, il est vrai que je m'en suis servi pour faire entrer des gens par une porte et pour les faire sortir par l'autre, celle qui donnait sur l'extérieur. Parce qu'il est plus facile de s'échapper d'un camp de concentration en passant par un service de psychiatrie que directement⁷ ». En décembre, un télégramme arrive au camp l'enjoignant à rejoindre l'hôpital de St Alban-sur-Limagnole sur demande du préfet de Lozère. En 1987, Tosquelles se souvient : « *J'ai regardé sur une carte, il n'y avait pas Saint-Alban et à peine La Lozère. Devant cette invitation de l'inconnu, j'ai dit oui !*⁸ »

SOUS-TITRE

Le village de St Alban, au débouché des cols de la Margeride, s'est construit autour de l'église et du château féodal. En 1821, la baronnie locale ruinée vend le château qui devient un asile d'aliénés, entreprise menée par un curieux ecclésiastique. Hilarion Tissot, personnage haut en couleur, fondateur frénétique de communautés et d'asiles, est considéré comme un charlatan par les médecins et sera exclu de son ordre religieux. Le secrétaire général de la préfecture se rend au château et note alors que « *le plus fou des hôtes du manoir paraissait être le généreux capucin qui présidait le collège d'hallucinés*⁹ ». À St Alban, Tissot commence par installer les femmes internées jusqu'alors dans des conditions terribles dans la Tour d'Aygues-Passe à Mende. Malgré ses extravagances, il a un réel souci d'améliorer le sort des malades et critique le nouveau pouvoir que commence à avoir les aliénistes. Pour former deux paysans, ils les envoient pendant un an chez un chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu à Paris qui « *luttait contre la saignée, les bains, les purges, toute ces thérapeutiques sauvages que faisaient la psychiatrie [...]* Ils ont été les deux premiers infirmiers psychiatriques de France.¹⁰ » Mais la mauvaise gestion de l'asile en 1824 entraîne le rachat du bâtiment par le préfet de Lozère.

St Alban devient ainsi l'asile départemental où après les femmes, les hommes sont accueillis à partir de 1850. Le château devenu trop petit, des bâtiments sont alors construits sur le plateau pour héberger les hommes. En 1888, est acquise la ferme du Villaret, à un kilomètre environ du château, pour en faire une colonie agricole accueillant des malades qui y travaillent, à laquelle sera ajouté un service d'enfants à partir de 1932. Au début du XX^e siècle, l'asile est géré par les sœurs de la congrégation de Saint-Régis avec à sa direction un médecin à demeure, interlocuteur officiel de l'administration d'État des asiles, de la préfecture et des structures politiques de la région. L'asile compte alors 600 malades hébergés dans des conditions extrêmement sommaires. La population du village varie de 2000 à 3000 habitants auxquels, pour certains, l'hôpital fournit du travail, notamment comme gardiens. Si les visites sont interdites, l'enceinte du château est traversée par les paysans qui font toutes sortes d'échanges par ce passage : « Cela peut faire rire : les villageois, pour aller à la foire, traversaient l'hôpital avec leur vaches. Les malades se sont mis à les attendre et à vendre leur artisanat et leurs œuvres d'art aux agriculteurs.¹¹ »

Agnès Masson, une des premières femmes psychiatres de France, directrice de St Alban de 1934 à 1936, initia selon Joana Masó « la transformation des modes d'incarnation de l'autorité

⁷ Joana Masó, « L'école de la liberté I », *François Tosquelles. Soigner les institutions*, coédition L'Arachnéen / Arcàdia, 2021, p. 154.

⁸ François Pain, Jean-Claude Polack et Danielle Sivadon, *François Tosquelles, une politique de la folie*, 1989.

⁹ Gérard Lenôtre, *Napoléon, Croquis de l'Épopée* (1932) cité par G. Bollotte, "Les châteaux de frère Hilarion", *L'Information Psychiatrique*, n°8, 1966, p. 723-733.

¹⁰ Entretien de François Tosquelles avec Lucien Bonnafé et Georges Daumézon, « La Résistance, St Alban », *Recherches*, n°17, 1975, p. 80-95.

¹¹ Joana Masó, « L'école de la liberté II », *François Tosquelles. Soigner les institutions*, coédition L'Arachnéen / Arcàdia, 2021, p. 246.

médicale¹² ». Elle commença à améliorer les conditions de vie des malades en installant l'électricité et un système de chauffage central, l'eau courante, des sanitaires, deux infirmeries, une laverie et un système de monnaie à l'intérieur. Elle partait souvent rattraper les internés en fuite au volant de sa camionnette et devait parfois aller chercher des malades de l'autre côté de la Margeride en plein hiver. Tosquelles et ses comparses héritèrent de cette pratique. Ils ont pu raconter comment ils allaient visiter les familles en chenille à neige, et forgèrent le nom de « géo-psychiatrie » c'est-à-dire « une psychiatrie qui n'existe qu'en fonction de son insertion dans la géographie humaine, dans le cru¹³ ». Masson organise des séances de cinéma et met en place une bibliothèque. L'épidémie de typhus qui se répand à St Alban en 1934, malgré les travaux initiés à cette époque contribuent à la stopper, fait de nombreux morts. Si cet épisode a éprouvé la population et la communauté psychiatrique, il a créé conséquemment des ponts et une entraide entre l'intérieur et l'extérieur de l'hôpital. En effet, des internés et du personnel de l'hôpital sortaient travailler dans les fermes alentours pour pallier au manque de main d'œuvre et en échange, ils ramenaient de quoi nourrir la communauté psychiatrique, pratique qui continua pendant la guerre.

SOUS-TITRE

Lors des ses premières semaines à St Alban, Tosquelles part à la découverte du village et apprend à connaître les paysans, les traditions et usages locaux. De ces observations et du recueil de l'histoire locale, il va tirer des enseignements dont il parlera en 1987 en ces termes : « Je crois que s'il y avait la possibilité de nouvelles pratiques à St Alban, c'est parce qu'il existait une situation relativement exceptionnelle en ce qui concerne l'indépendance de sa configuration institutionnelle et de l'ensemble de la région de la Lozère. Saint Alban était un hôpital psychiatrique déjà ouvert, si on peut dire, avant même mon arrivée.¹⁴ »

Balvet lui confie le service des enfants du Villaret qui n'existe que depuis 1932 et dont il a particulièrement honte. Ils vivent dans des conditions déplorables, gardés par une femme du village et son chien. Tosquelles s'atèle à la tâche pour, comme il dit, « *commencer une véritable révolution qui consiste à récupérer son enfance.*¹⁵ » À l'intérieur de l'hôpital, Paul et Germaine Balvet sont totalement investis pour les malades. Il faut parer à l'urgence des restrictions alimentaires pour que les malades soient nourris correctement. Paul Balvet, comme médecin, forme à des notions très pratiques de diététique les cuisiniers et gardiens qui s'organisent dans une « commission cuisine ». Germaine qui a une grande connaissance de la flore sauvage organise des cueillettes en forêt avec les malades en leur enseignant notamment à reconnaître les champignons et met en place avec eux un jardin potager. Tosquelles, en déclarant de fausses épidémies de tuberculose, permet aux malades d'améliorer leur ration et d'éviter ainsi la sous-nutrition. Au seul congrès de psychiatrie qui se tient sous l'occupation en 1942 à Montpellier et qui a pour thème « l'anorexie mentale » au moment où les internés des HP sont en train de mourir de faim, Balvet, au nom des médecins de St Alban, vient dénoncer la condition asilaire.

Au-delà de cette économie de survie, c'est tout le rapport aux malades qui est modifié et que partagent les Balvet et les Tosquelles malgré leurs différences. Germaine Balvet tenait à ce que leurs enfants côtoient les fous, n'en aient pas peur et vivent avec eux au quotidien. De nombreux témoignages des enfants du personnel soignant attestent d'une grande liberté au sein de l'établissement et d'une vie commune entre les gardiens, les malades, les médecins, l'ensemble du personnel et leurs familles. Nicole Guillet qui a grandi à St Alban se souvient du milieu très vivant dans laquelle elle a été élevée : de Père Alexandre, un malade qui se prenait pour le fils de la Reine Victoria, parlant au vent, et avec lequel les enfants Balvet jouaient souvent. L'hôpital était leur cour de récréation. Marie-Rose Ou-Rabah, fille aînée de Tosquelles témoigne en ces termes : « Toute notre vie a tourné autour des malades. Je dirai même que ce sont les malades qui nous ont élevé. Moi les cris et leur comportement excentrique, je peux dire que ça ne m'a pas choqué. En étant enfant, je trouvais que c'était des adultes

¹² Joana Masó, *François Tosquelles. Soigner les institutions*, coédition L'Arachnéen / Arcàdia, 2021.

¹³ Entretien de François Tosquelles avec Lucien Bonnafé et Georges Daumézon, « La Résistance : Saint Alban », *Recherches*, n°17, 1975, p.80-95.

¹⁴ Joana Masó, « L'école de la liberté II », *François Tosquelles. Soigner les institutions*, coédition L'Arachnéen / Arcàdia, 2021, p. 246.

¹⁵ François Pain, Jean-Claude Polack et Danielle Sivadon, *François Tosquelles, une politique de la folie*, 1989.

qui pouvaient avoir un comportement d'enfant et ça je dois dire que ça me plaisait assez parce que les adultes ils se prennent tous au sérieux et là on pouvait être en terrain équivalent ¹⁶». Dans l'habitation familiale, ils vivent avec Christine, une malade que Marie-Rose aidera avec son père à retirer la camisole qu'elle ne portera jamais plus. Hervé Bazin, dans un article raconte que Tosquelles « rassembla ses malades et leur cria : « Messieurs, prenez ces pioches et jetez-moi le quartier cellulaire par terre. Bientôt il n'en resta que poudre. Et le docteur Tosquelles, avec ses associés (Balvet, Bonnafé, Chaurand...), entreprit de « guérir » ses services, son personnel et ses méthodes. La division des agités disparut la première... et, avec elle, l'agitation !¹⁷ » Il poursuit en fait le travail entrepris en Espagne : soigner l'institution pour soigner les malades, ouvrir l'institution sur l'extérieur et donner une place centrale aux activités pour les malades en les envisageant comme thérapeutiques et pas seulement occupationnelles ou laborieuses.

SOUS-TITRE

L'histoire de l'hôpital se confond avec l'histoire locale de la Résistance. Dès 39, le maire vient trouver Balvet et lui demande d'accueillir des juifs en les cachant parmi les malades. Tosquelles est cependant surveillé de près par la préfecture et un rapport de la préfecture. Petit à petit, c'est un « rassemblement de proscrits » (juifs, résistants, dissidents politiques, artistes) comme le nommera Lucien Bonnafé. Juliette et Joseph Pradin, anciens infirmiers psychiatriques à Saint-Alban, natifs du village, travaillant au départ comme gardien et bonne, très impliqués dans la transformation des lieux, ont témoigné de la porosité entre les malades et les réfugiés¹⁸. Chaurand rejoint l'hôpital lozérien en 1941 après avoir quitté son poste du Puy pour incompatibilité réciproque avec les religieuses de Sainte-Marie de l'Assomption. Il est suivi en 1942 par Lucien Bonnafé qui remplace Paul Balvet à la tête de l'hôpital. Communiste, il veut fuir Paris où il est recherché pour des activités de résistance et passer en zone non occupée. Il réussit à se faire nommer dans cet hôpital à dessein pour rejoindre le maquis de Haute Lozère dont il prendra la tête. De plus, ce choix est aussi un retour à son enfance : son grand-père, un certain Dubuisson, a été directeur de Saint Alban avant lui et Bonnafé se souvient que certains de ses jouets étaient des figurines sculptées par les fous de cet asile. Très lié au milieu surréaliste parisien, Bonnafé accueille Paul Éluard, sa fille Cécile et sa compagne Nush à l'hiver 43-44 à St Alban. Ces mois passés à l'hôpital ont servi à Éluard pour *Souvenirs de la maison des fous*, il fait alors rentrer dans sa poésie le langage de la folie. Cécile Éluard écrit sur les femmes pensionnaire et elle et Nusch participent à la thérapie de certaines femmes atteintes de schizophrénie. D'autres personnalités passent par St Alban pour des séjours plus ou moins long : Jacques et Léo Matarasso, Georges Sadoul, Tristan Tzara. Georges Canguilhem, philosophe, médecin et historien des sciences, qui avait rédigé une thèse sur le normal et le pathologique, a été également fortement marqué par son accueil dans ce lieu où il contribue au soin des malades. Toute cette petite communauté se réunit très régulièrement le soir au sein de ce qu'ils vont appeler la société du Gévaudan. En attendant des visiteurs résistants de passage, en organisant les soins de blessés du maquis, en préparant des éditions clandestines, ces réunions mettent en chantier le monde asilaire, repensent l'aliénation mentale et l'aliénation sociale. Ils posent alors les fondements de ce qu'on appellera plus tard la « psychothérapie institutionnelle ». Comme l'analyse Patrick Chemla, se dessine « cette matrice poétique-politique-psychanalyse qui se noue d'une manière tout à fait étonnante et d'ailleurs très différente pour chacun des protagonistes [...] Se mettre sur le terrain du patient. Au cœur de l'humain, il y a toujours un noyau de folie donc dans la pratique c'est être au côté du patient, auprès de lui, pas en surplomb, position de commune appartenance à l'espèce humaine. Rien de ce qui est humain ne saurait nous être étranger.¹⁹ » Dans cet élan, ils entraînent le personnel, les malades et même les religieuses. La légende

¹⁶ Hélène Delye, et François Teste, *Saint-Alban, lieu d'hospitalité, Épisode 2/2 : Une révolution psychiatrique*, « Une histoire particulière », France Culture, 1^{ère} diffusion 24 novembre 2019.

¹⁷ Hervé Bazin, « Le tour d'Europe de la folie », *France-Soir*, samedi 25 avril 1959.

¹⁸ Hélène Delye, et François Teste, *Saint-Alban, lieu d'hospitalité, épisode 1/2 : Un asile à l'abri de la folie du monde*, « Une histoire particulière », France Culture, 1^{ère} diffusion 23/11/2019.

¹⁹ Hélène Delye, et François Teste, *Saint-Alban, lieu d'hospitalité, Épisode 2/2 : Une révolution psychiatrique*, « Une histoire particulière », France Culture, 1^{ère} diffusion 24 novembre 2019.

veut que la mère supérieure, devenue une véritable alliée dans les soins apportée aux malades, cachait des armes sous son lit. Si la préfecture surveille de près Tosquelles et d'autres membres du personnel et les soupçonnent d'activités subversives, ce qu'atteste rapport des Renseignements généraux de 1942 : « le docteur Tosquellas aurait une influence des plus néfastes sur tout le personnel de cet hôpital. Tendances nettement révolutionnaires et anti-nationales. Bon praticien, a toute la confiance et l'estime du docteur Balvet, médecin directeur de l'asile. Gasc, Pic, Bonnet, Cayzac, Constant, tous ces hommes employés à l'asile de St Alban auraient une action des plus louches parmi le personnel ». Les enquêtes de police ne permettent cependant pas de démasquer les activités clandestines au sein de l'hôpital.

SOUS-TITRE

À la Libération, de ce groupe de psychiatres ne restent que Tosquelles et avec d'autres il poursuit le travail entrepris en temps de guerre et notamment avec le personnel rentré de la guerre et de captivité. Marius Bonnet²⁰, de retour du camp de Buchenwald, devient un des premiers infirmiers psychiatriques de St Alban. Il est très impliqué dans les transformations de l'hôpital, son expérience des camps l'ayant éclairé a posteriori sur l'aspect concentrationnaire de l'asile dans les années 30, période où son père était chef de culture au Villaret puis chef de quartier au pavillon des « agités ». Le personnel devient actif dans sa formation avec la création en 1948 de l'association du personnel de Saint Alban et des liens serrés qui se nouent avec les CEMEA²¹ et la société de Croix-Marine, autre association de personnels de la psychiatrie, née en 1947 à Clermont-Ferrand.

En 1958, Tosquelles retourne en Espagne pour la première fois depuis 39 à l'occasion du IV^e Congrès international de psychothérapie. Y est projeté un film²² réalisé par Elena et lui qui documente cette transformation de l'hôpital. En dehors des sources écrites et des témoignages a posteriori, c'est une des sources les plus instructives de la vie quotidienne à St Alban dans l'après-guerre. C'est un film muet qualifié par Joana Maso de « très parlant ». Des scènes de la vie quotidienne de l'hôpital alternent avec des cartons expliquant les progrès mis en place et les intentions thérapeutiques de ce lieu de soin. Le film a un but pédagogique mais comme l'annonce un carton qu'il a été conçu aussi bien pour être vu à l'extérieur de l'hôpital que par les malades eux-mêmes. Il témoigne tout d'abord des travaux collectifs de destruction du mur d'enceinte qui furent effectués à la sortie de la guerre qui ont permis d'ouvrir d'avantage l'hôpital sur le village. On assiste ensuite à une visite guidée des lieux (infirmerie, chambres, sanitaires, etc.) pour arriver dans la salle commune. Ce sont surtout tous les moments en commun que documente le film. En effet, à partir de 1942, les transformations de l'hôpital s'intensifient avec tout d'abord la création du club Paul Balvet, conçu comme un lieu mélangeant les malades des différents quartiers, les libérant de l'oppression que font encore régner les chefs de quartier, permettant les rencontres, l'imprévu et le vagabondage. « Centre vital de l'activité d'humanisation » selon Bonnafé, le club est l'espace d'autogestion par les malades de l'organisation des fêtes, de jeux, de séances de cinéma, de spectacles, de la bibliothèque, etc. Le film l'illustre : malades attablés autour d'une partie de cartes, partie de baby-foot, écoutes en commun de programmes radiophoniques, réunions. Dans la salle commune est affiché un journal mural, héritage de pratiques militantes, support d'expression du personnel et des malades. Tosquelles raconte aussi avec humour la création d'un bar : « Les soi-disant infirmiers, à l'époque des gardiens, à leur tour vendaient du vin aux malades : ils mettaient au milieu des salles des différents pavillons des barils de vin et le distribuaient. Cela semble invraisemblable, mais plus tard je n'ai pas supprimé cette pratique ; je l'ai transformé en quelque chose de positif : profiter de l'occasion pour faire un bar, qui est devenu un lieu de psychothérapie. Mais à ce moment, le bar n'était plus entre les lits des malades, vous comprenez.²³ » Les cartons insistent bien sur l'importance du club sur la socialisation des malades : « l'hôpital doit permettre une sociothérapie institutionnelle. Les différents types de thérapie de groupe

²⁰ Bernard Favre, *La rue de l'Enfer*, CNRS-film, 1977.

²¹ Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Éducation Active, association d'éducation populaire héritée du Front populaire, interdite sous Vichy, elle se développe sur tous le territoire à partir de 1948 pour proposer des formations dans l'animation, le social, la santé, etc.

²² *Société lozérienne d'hygiène mentale*, 1957, 40 min.

²³ Joana Masó, « L'école de la liberté II » *François Tosquelles. Soigner les institutions*, coédition L'Arachnéen / Arcadia, 2021, p. 246.

s'inscrivent dès lors naturellement dans les activités sociales de l'hôpital psychiatrique confiées à la coopérative des malades eux-mêmes avec des infirmières qui coordonnent leurs initiatives : c'est thérapeutique car cela met en jeu de manière concrète, au quotidien les comportements de chacun qu'on peut alors analyser individuellement ou en groupe ». En effet, l'ensemble des activités du club est géré par une coopérative de malade inspirée à la fois par les coopératives ouvrières et paysannes de Catalogne et de la culture locale paysanne d'un département où l'autorité centrale de l'État n'était pas encore trop forte. Elle est financée en grande partie par les productions des malades qu'ils vont eux-mêmes vendre à l'extérieur. Sont aussi organisés des veillées, des concours, des matchs de foot, des ateliers de théâtre, menés par Elena très impliquée notamment auprès des enfants, et des représentations qui ont lieu une fois par semaine, chaque unité offrant un spectacle à tour de rôle. On peut voir aussi un malade présentant un projet d'excursion aux autres malades commentant un plan qu'il a dessiné – évoquant d'ailleurs les lignes d'erre de Fernand Deligny. Quand, dans ce coin reculé de Lozère, un cirque vient à passer ou une projection est organisée dans le cinéma le plus proche, des sorties sont organisées. Les foires sont l'occasion de vendre les productions des malades pour alimenter leur coopérative et les moments festifs rythment aussi la vie des malades. Carnavals, fête votive, etc. sont autant de moments où les malades se lient entre eux et à la population. L'imprimerie sert aussi pour les affiches de tous ces moments collectifs organisés à l'intérieur comme à l'extérieur. Dans les années 60, l'achat d'une camionnette, l'« Abeille », permettra d'emmener en vacances les malades à travers la Lozère et plus tard dans un cabanon en bord de mer pendant l'été.

En 1947, paraît pour l'extérieur un journal, *Le Chemin* et en 1950, naît le journal interne *Trait d'Union* dont l'édito rédigé par le service médical est le suivant : « Voici le premier numéro de *Trait d'Union*, votre journal. C'est un journal hebdomadaire rédigé par vous et pour vous exclusivement, il n'aura aucune extension en dehors d l'hôpital. *Trait d'Union* sera votre porte-parole intérieur, nouvel instrument de la vie collective de l'hôpital comme le sont déjà le club et les veillées du vendredi, il doit donc avoir un intérêt d'ordre thérapeutique actif. Lire le journal est un acte typiquement social comme de travailler ou d'aller au cinéma. Lire le journal c'est sortir de soi pour écouter la voix des autres et s'intéresser à leurs joies et à leurs peines. Trait d'union entre vous et entre vous et le monde, entre vos pavillons, entre vous et le personnel. » (14/07/1950). Ce journal, publié jusqu'en 1981, contenait divers textes des patients et du personnel (actualité locale, poèmes, compte-rendus, programme de cinéma, etc.) dont la sélection des textes se faisait lors de lectures et discussions collectives. Le film rend compte de cette création collective, Ces réunions, très vivantes, sont très fréquentées, on y voit aussi bien les malades que le personnel toutes fonctions confondues prendre la parole, lire en public, des rires et sourires s'échangent. On y voit aussi le travail des malades à l'imprimerie, située à dessein en face du réfectoire pour attirer la curiosité des autres résidents, les réunions de rédaction.

Aussi, une grande place est accordée à l'ergothérapie. On peut voir les diverse activités auxquels se livrent les malades : travail en atelier de menuiserie, filage, tissage, vannerie, imprimerie, reliure, photographie, peinture, etc. On les voit fabriquer divers objets : chevaux à bascule, jouets, lampes mais aussi diverse sculptures ou construction tout droit sortis de l'imagination des malades, illustrant la part accordée à la créativité des malades. Le but de l'activité n'est pas d'occuper le patient en attente d'une sortie de l'hôpital ou comme un travail envisagé au sens courant du mot, « pour gagner sa vie ». Bien loin du travail en ESAT²⁴ actuel, le but de l'activité n'est pas la productivité, mais pour Tosquelles c'est une « activité propre, personnelle et personnalisante, celle qui prend source et s'enracine chez chacun. » Ces travaux sont exposés ensuite au sein de l'hôpital ou vendus en ville.

Petit paragraphe Art brut (Forestier, dubuffet, Bonnafé, Gentis, etc.)

SOUS-TITRE

Les témoignages de nombreux soignants passés par St Alban attestent de toute l'ébullition de l'époque. Les pratiques en cours alors ont inspiré et essaimé à partir des années 50. Jean Oury, notamment, y fit son internat de 1947 à 1949 pour créer en 1953 –bientôt rejoint par Felix Guattari – la

²⁴ Établissement et service d'aide par le travail où sont employés des personnes en situation de handicap. Ces lieux n'ont plus rien à voir avec la sociothérapie ou l'ergothérapie et se soucie actuellement surtout du rendement comme n'importe quelle entreprise de production.

Clinique de La Borde dans le Loir-et-Cher pour y travailler et vivre jusqu'à la fin des ses jours en 2014. Ce lieu de soin psychiatrique, toujours existant, a été un des lieux où s'est développé la « psychothérapie institutionnelle », expression forgée par Georges Daumézon et Philippe Koechlin, deux psychiatres qui développent des projets comparables à celui de St Alban, dans un texte datant de l'année précédente²⁵. Ce que l'on sait moins, c'est que cette même année 1952, un autre acteur de la psychiatrie mais aussi du mouvement de décolonisation, a aussi fait son internat à St Alban, Frantz Fanon. À son arrivée, il offre à Tosquelles un exemplaire de *Peau noire, masques blancs* qui vient d'être publié. En 1953, Fanon part pour l'Algérie où il va exercer comme chef de service à l'hôpital de Blida jusqu'en 1956. Comme le note Joana Maso, « les biographes ont décrit l'emprunte de l'œuvre de Tosquelles sur la sienne, non seulement sur le plan des rapports entre expérimentation psychiatrique et décentrement géographique, mais aussi entre transformation psychothérapeutique et transformation politique ». Méfiant envers cadre hospitalier en situation coloniale, il inscrira sa pratique psychiatrique dans le contexte concret de la campagne algérienne et de ses paysans en lutte.

Notes pour mémoire :

Bref paragraphe sur les années 60 : rencontre Deligny, GTpsy, secteur, anti-psy en Angleterre et Italie. Départ Tosquelles de St Alban 62. Suite avec Gentis, époque Foucault, art brut, retour progressif en Espagne. Art brut (Forestier, dubuffet, Bonnafé, Gentis, etc.) ? Où ?

Conclusion : Situation de la psychiatrie actuelle, état des lieux de la psychothérapie institutionnelle. Ponts avec les mouvements de contestation (collectif des 39, humapsy, Belhasen, Rencontres de St Alban.

Terminer sur « pragmatisme spéculatif » (Bonnafé) et humour Tosquelles (homme guerre civile permanente).

²⁵ Georges Daumézon ; Philippe Koechlin, « La psychothérapie institutionnelle française contemporaine », *Anais Portugueses De Psiquiatria* (4(4), 1952).